

PRIS SUR LE VIF

par Louis NUCERA

Triomphe du " Bougon gentilhomme " au Vieux-Colombier de Juan-les-Pins — *Stop* — " Ce n'est pas mon boulot de venir sur scène gratter de la guitare " nous a dit Georges Brassens — *Stop* — " Si je faisais du cinéma, je profiterais de mon nom et j'aurais l'impression d'être promu officier par piston " — *Stop*

LE Bougon Gentilhomme a triomphé, - lundi soir, au Vieux-Colombier de Juan-les-Pins. Pendant plus d'une heure, effleurant sa guitare, ruisselant de sueur, il a chanté devant un public écoutant religieusement ses paroles.

Entre deux chansons, il allait de son pas d'ours en cage absorber une gorgée d'eau. Puis, le pied posé sur sa chaise, il reprenait son récital, né aux sources de la poésie française.

Une chanson de Georges Brassens c'est comme une toile de maître qu'on n'arrête pas de découvrir ou comme le vent qui repeint sans cesse la nature à grands coups de souffle.

A chaque audition, une nouvelle jonglerie avec une expression vieille comme la mémoire des hommes et qui se trouve ainsi habillée de neuf apparaît.

Cela faisait quatre ans que Georges Brassens ne faisait plus de tournée d'été.

Je n'y tiens pas, nous expliquait-il, de cette voix sourde sortant de sa moustache.

Ce n'est pas mon boulot de venir sur scène gratter de la guitare. J'aime faire des chansons et les enregistrer. Mais la maison de disques prétend que si je ne me montre pas, ça ne marchera pas. Alors je viens de temps en temps lancer mes microsiffons..

Il parle en attachant toujours beaucoup d'importance au moindre détail, en pesant ses mots :

C'est une déformation du métier, il faut tout dire dans une chanson et il est indispensable de gagner la partie en trois ou quatre minutes.

— Vous écrivez durant la tournée ?

— Non ! Le matin je me balade en bagnole. Quand une petite idée me traverse le crâne, je m'arrête et je la note sur mon calepin. L'après-midi, je lis. Pour travailler, il faut que je sois sur le chantier, chez moi.

Si je ne me dis pas, « maintenant tu en as pour vingt-quatre heures à écrire sans être dérangé », je ne peux pas faire mon boulot.

— Et si vous étiez journaliste, sans cesse dérangé et accaparé par les caprices de l'actualité ?

— Ce n'est pas pareil. Moi, je m'assois à ma table en me demandant : « De quoi vais-je parler dans ce disque ? ». Il faut aussi que je bâtisse un décor et que j'invente une raison d'être à mes personnages. Tandis que les journalistes racontent l'histoire de gens qui ont une raison d'être en dehors d'eux... Il y a une différence entre écrire ce qui n'existe pas et la relation d'une aventure qui vient d'avoir lieu.

— Et le cinéma ?

— Si je tournais, je serais une unité de plus à faire des trucs que d'autres font mieux que moi. Qu'est-ce que j'apporterais ? Rien. J'estime qu'il est nécessaire de commencer petit et d'apprendre la technique de son métier. Parce que j'ai un nom connu, on me nommerait vedette du film. Mais mon nom est connu par la chanson, pas par le cinéma ? Les sportifs ne mettent pas Jean-Paul Belmondo ou Alain Delon dans l'équipe Nationale du Tour de France sous prétexte qu'ils sont populaires comme comédiens !

En définitive, j'aurais l'impression d'être promu officier par piston ! Croyez-moi, quand on entreprend un nouveau métier, c'est avec l'espoir d'essayer de faire aussi bien, ou mieux, que le voisin... Et moi, de but en blanc, je ne vais pas égaler des gars qui ont l'expérience de leur travail...

Ecrire pour le cinéma tente parfois Georges Brassens.

Je pourrais, dit-il. Mais quand j'aurai eu mon idée et que j'aurai écrit mon scénario, le producteur, viendra avec un dialoguiste et un metteur en scène. Résultat : le film achevé, je ne reconnaitrai plus mon idée.

Alors ?

Eh bien ! Georges Brassens continue de se consacrer à la chanson, rien qu'à la chanson.

Et ce n'est pas facile, conclut-il. C'est toujours hasardeux, et je ne sais jamais si je dois être content quand le dernier mot est écrit... C'est aux auditeurs de me le dire...

Le Patriote de Nice
24 août 1960